Représentation historique de l'ailleurs dans l' *Histoire de l'empereur Henri de Constantinople*

Catherine Croizy-Naquet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/446>

DOI : 10.4000/elh.446

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 11 octobre 2011

Pagination : 17-26

ISBN : 978-2-35698-025-0

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Catherine Croizy-Naquet, « Représentation historique de l'ailleurs dans l'*Histoire de l'empereur Henri de Constantinople* », *Écrire l'histoire* [En ligne], 8 | 2011, mis en ligne le 11 octobre 2014, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/446> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.446>

Représentation historique de l'ailleurs dans l'*Histoire* de l'empereur Henri de Constantinople

L'AILLEURS EST TRÈS PRÉSENT dans les chroniques de croisade en langue vernaculaire. Les auteurs entraînent, en effet, leur auditoire dans un Orient foulé par les pèlerins et croisés avides de visiter et/ou de reconquérir Jérusalem tombée aux mains des Sarrasins. Le Moyen Âge ne dispose toutefois pas des concepts qu'utilisaient les Anciens pour classer les régions et les hommes et en interpréter les différences ¹. L'ailleurs, l'une des facettes de l'altérité ², se définit par les lieux qu'il recèle, par la distance établie avec l'ici, perçue dans l'espace sous forme d'éloignement et sentie en termes d'étrangeté. Il revêt l'une

des deux acceptions proposées par Jean-Marc Moura, celle « d'un domaine d'expérience, effectif ou imaginaire, déjà habité par d'autres et dans lequel un personnage peut pénétrer » ³.

L'Orient des croisés n'est guère comparable à l'Orient « romanesque » qu'emblématisent *Le Roman d'Alexandre* et l'espace indien, avec son cortège de merveilles et ses légendes qui trahissent une perception onirique ⁴. C'est un ailleurs « historique » ancré dans un territoire qu'arpentent les pèlerins et que quadrille et répertorie le chroniqueur, qui se donne à voir dans la géographie et dans les *realia*. La garantie de l'altérité spatiale qu'implique la véri-

Catherine Croizy-Naquet, Université Sorbonne Nouvelle – Paris-III.

1. Voir Paul Zumthor, *La Mesure du monde*, Seuil (Poétique), 1992, p. 146.

2. Francis Dubost, *Aspects fantastiques de la littérature narrative médiévale (XI^e-XIII^e siècles)*. *L'Autre, l'ailleurs, l'autrefois*, H. Champion, 1991, p. 222.

3. Jean-Marc Moura, *L'Europe littéraire et l'ailleurs*, Presses universitaires de France, 1998, p. 1.

4. Alexandre de Paris, *Le Roman d'Alexandre*, trad. Laurence Harf-Lancner, Librairie générale française (Le Livre de poche), 1994. Voir aussi Catherine Gaullier-Bougassas, *Les Romans d'Alexandre. Aux frontières de l'épique et du romanesque*, H. Champion, 1996, p. 49-158.

dicité de l'expérience vécue bute cependant sur les prétentions universalisantes du christianisme latin, sur la tradition scientifique et sur l'écran de la symbolique ⁵. Dans la matière de croisade, l'ailleurs se cristallise autour de deux villes mythiques, Jérusalem et Constantinople ⁶. La Ville sainte, perdue en 1187, est par excellence le lieu christique investi d'une dimension transcendante, et l'Orient est l'Orient biblique. L'autrefois, composante temporelle de l'altérité, prime sur l'ailleurs, dédaigné au nom de l'empathie avec la cité sainte des chrétiens soucieux d'imiter le Christ ⁷. Sa description est fondée sur une saisie spirituelle de sa réalité géographique dont les récits de pèlerinage donnent le schéma. Elle s'oppose à celle de Constantinople, la fascinante ville orientale derrière laquelle se profile une autre cité mythique, Troie, source profuse d'une poétique féconde dont elle bénéficie ⁸.

Dans l'*Histoire de l'empereur Henri de Constantinople*, la ville grecque et l'ailleurs échappent, semble-t-

il, aux représentations hyperboliques en vigueur dans les chroniques et romans ⁹. L'œuvre couvre une période très courte, de mai 1208 à juillet 1209, mais capitale pour l'Empire latin de Constantinople. L'auteur, Henri de Valenciennes, est un clerc de formation qui aurait également composé des petits traités religieux et moraux en quatrains d'alexandrins monorimes, ainsi que la *Vie de saint Jean l'Évangéliste* ¹⁰. Il est d'abord attaché à Baudouin de Flandre, élu empereur de Constantinople en 1204, après la seconde conquête, avant de mourir à la bataille d'Andrinople, puis à son frère Henri, couronné à son tour empereur le 20 août 1206. Il se rend à ses côtés dans le royaume de Salonique et y séjourne jusqu'en 1210. Le récit conte la campagne contre les Bulgares du tsar Boril, qui s'achève par la victoire de Philippopoli le 31 juillet 1208 (§ 504-548), et la guerre civile contre les successeurs de Boniface de Montferrat à Salonique. Il s'interrompt brutalement au

5. Voir Francis Dubost, *op. cit.*, p. 169. Consulter aussi Jean-Marc Moura, *op. cit.*, p. 45 : « L'appréhension de la réalité étrangère par un écrivain (ou un lecteur) n'est pas directe mais médiatisée par des représentations imaginaires du groupe ou de la société auxquels il appartient ; d'où la nécessité de travailler sur l'imaginaire social environnant l'image littéraire de l'étranger. »
6. Voir notre article « L'espace du culte dans des récits de croisade des XII^e et XIII^e siècles », dans François Clément, John Tolan, Jérôme Wilgaux (éd.), *Espaces d'échanges en Méditerranée. Antiquité et Moyen Âge*, Presses universitaires de Rennes, 2006, p. 207-219.
7. Jean-Marie Fritz, « *Jhesu Crist li vrais escrivains : Estoire del Graal* et récits de pèlerinage », dans Catherine Croizy-Naquet (dir.), *Espace et Révélation*, Université Paris Ouest Nanterre La Défense (Littérales, 45), 2010, p. 109-126.
8. Voir notre ouvrage *Thèbes, Troie et Carthage. Poétique de la ville dans le roman antique au XI^e siècle*, H. Champion, 1994.
9. Henri de Valenciennes, *Histoire de l'empereur Henri de Constantinople*, édit. Jean Longnon, P. Geuthner (Documents relatifs à l'histoire des croisades), 1948.
10. Voir éd. cit., p. 7-8.

milieu des pourparlers de paix de l'empereur avec Michel Ange Comnène. Le texte semble la continuation de la chronique de Villehardouin, à laquelle il fait suite dans les quatre manuscrits où il figure ¹¹.

La nouvelle configuration politique et spatiale dont le cœur est Constantinople, placée sous l'autorité légitime de l'Occident, engendre un spectacle inédit de l'ailleurs, exécuté par un Occidental installé dans une terre étrangère et lointaine pour le public occidental des cours seigneuriales de Flandre, qui interroge, selon les termes de François Hartog ¹², la rhétorique de l'altérité sollicitée en pareille circonstance. Si l'auteur concède sa place à l'ailleurs, suivant le principe de vérité affiché dans le prologue et revendiqué comme une clause essentielle de l'écriture de l'Histoire, les empreintes romanesques et épiques qui accordent au texte le label de « littérature ¹³ » en modélisent le traitement au point de menacer son intégrité. Le risque de sa dissolution démasque les ressorts et les « dessous »

de la pratique historique, sa porosité générique ¹⁴ et les contraintes idéologiques qui pèsent sur elle.

L'ailleurs dans l'Histoire : noms, images et *realia*

La représentation de l'ailleurs s'appuie sur la réalité référentielle. Dans un contexte où dominent guerres de conquête ou de reconquête, elle passe par une localisation précise des théâtres d'affrontement. À partir de Constantinople, port d'attache des Francs latins, l'auteur circonscrit principalement trois zones, selon les campagnes menées ¹⁵. La guerre contre les Bulgares et leur chef Boril conduit le lecteur en Bulgarie, au-delà d'Andrinople jusqu'à Veroi (« Beruai »), et lui fait traverser les terres jusqu'au pied de l'Hæmos, dans le Rhodope, où l'empereur retrouve Slav, l'héritier légitime du tsar Kalojan évincé par Boril, puis à Philippopoli, à l'ouest, où il est victorieux le 31 juillet 1208. La guerre contre les vassaux de Boniface de Montferrat, qui se disent « Lombards », déplace le théâtre des opérations

11. Voir éd. cit., p. 14-19.

12. Expression reprise à François Hartog, *Le Miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'Autre*, Gallimard, 1980.

13. Concept inventé par Roman Jakobson : ce qui fait d'une œuvre donnée une œuvre littéraire. En fait, il n'y a pas de définition admise de la littérature ; voir par exemple Nadine Tournel, Jacques Vassevière, *Littérature, textes théoriques et critiques*, Nathan, 1994, et plus récemment Mircea Marghescu, *Le Concept de littérature. Critique de la métalittérature*, Kimé, 2009.

14. Le départ entre histoire et littérature n'est pas opéré au XIII^e siècle, en dépit de quelques traits communs en faveur de l'une ou de l'autre. Sur le flou persistant des frontières génériques, voir par exemple Dominique Combe, *Les Genres littéraires*, Hachette, 1992, p. 85 : « quand l'histoire se démarque-t-elle de la littérature pour devenir une "science" ? ».

15. Consulter notamment Jacques Heers, *Chute et mort de Constantinople (1204-1453)*, Perrin, 2006, en particulier p. 142-161 ; voir aussi Alain Ducellier, Michel Balard (éd.), *Constantinople 1054-1261. Tête de la chrétienté, proie des Latins, capitale grecque*, Autrement (Mémoires, 40), 1996.

dans le royaume de Salonique avec la conquête des villes de Larissa, Thèbes et Salonique. La dernière campagne transporte l'auditoire sur le front de Nicée et sur celui de l'Étolie et de l'Épire, tenues par Michel Ange Comnène, de Duzzaro à Nauplie et Argos (§ 584). Dans cette tripartition géographique, l'accumulation, même discontinue, des noms, inspirée de la technique très en vogue de la liste ¹⁶, provoque un effet encyclopédique et un dépaysement accusé par leur consonance étrangère ¹⁷.

L'altérité, avec la résurgence de l'autrefois, surgit aussi à l'énoncé d'un nom de lieu : « Val de Phelippe » enclenche une brève rétrospective sur l'histoire de Philippe de Macédoine, sur la naissance d'Alexandre et même sur un combat qui se serait produit entre Pompée et César pendant la guerre civile (§ 570). Cet encart temporel, tout entaché qu'il soit d'erreurs et de confusions, éclaire brièvement l'ailleurs de références et de noms mythiques hantant la mémoire collective ¹⁸. L'évocation d'une figure aussi familière que celle d'Alexandre pourrait cependant saper, au lieu de la conforter, l'altérité spatiale. Elle invite à faire le parallèle entre Alexandre, le grand conquérant, et Henri, l'empereur de Constantinople, se lançant sur ses traces « en cele tierre si comme en celi que il cuide de son

droit avoir ¹⁹ » (§ 570), soumettant comme lui des territoires et s'attirant semblable renommée.

La nomination essaime ainsi dans tout le texte et forme un réseau géographique dense, à la fois stockage mémoriel et arpentage d'un monde délimité, qui offre une cartographie de l'État du royaume latin, ordonnée par le signalement des distances en journées et lieues et par les localisations au moyen d'adverbes et de prépositions de lieu : « vers », « contre », « en ²⁰ ». Les notations topographiques consignées lors des combats ou de déplacements étoffent encore la peinture de l'ailleurs : plaine uniforme de Philippopoli (§ 519), lande le long de laquelle stationne l'armée bulgare (§ 526), prés qu'inonde le Vardar en crue (§ 642), oliviers sous lesquels se tient l'empereur (§ 690). L'auteur s'arrête en outre sur des obstacles de poids dans la stratégie offensive de l'empereur, tels le caractère accidenté et montueux du territoire bulgare et la grosseur des cours d'eau à franchir : « car a mervelles estoit grans et parfons, et couroit trop ravinement [avec une violence extrême], et si avoit bien une grant archie de lé [la largeur de la portée d'un arc] » (§ 567). Il s'attarde aussi volontiers sur des conditions climatiques sévères et redoutables pour les Occidentaux, sur « le tans d'yvier, ki dont

16. Madeleine Jeay, *Le Commerce des mots*, Genève, Droz, 2006, p. 13 et suiv.

17. La saisie « fautive » de l'ailleurs transparait du reste dans les manuscrits, à travers les erreurs d'orthographe et de transpositions commises par les copistes ignorant la géographie : éd. cit., p. 19.

18. L'auteur enchaîne une série d'erreurs : il prend la bataille de Phelippes pour celle de Pharsale, César pour le vaincu, et un nom de pays pour un nom de ville...

19. « dans ce royaume comme dans un royaume qui lui revenait selon lui de droit ».

20. Les exemples du type de celui-ci abondent : « por aler viers Salenyque » (§ 625), « au fuir viers Cristofle » (§ 629), etc.

estoit miervelleusement fors et frois » (§ 554), et il en souligne les conséquences matérielles, manque de ressources, mort de faim et de froid (§ 569), afin de frapper l'auditoire tout en l'informant avec exactitude de son expérience vécue :

et sachiés que il negoit et gieloit [...] tant asprement que a poi que [peu s'en fallait que] la langhe n'engieloit en la bouche de chascun. A l'un engieloient li pié, a l'autre les mains, au tierc li doit [les doigts], li nes [le nez] au quart et au quint crevoit la boche par destrece » (§ 563).

Décor et enjeu des affrontements, cet ailleurs qui échappe à la fixité de la cartographie, grâce aux nombreux verbes de mouvement reproduisant le ballet incessant des armées au gré des ambassades et des batailles, est ainsi parcouru et sillonné de part en part, maîtrisé et dépossédé de son étrangeté.

Par une forte rétention informative, l'altérité spatiale donne lieu à une représentation minimale, sans jamais offrir de prise sur ses singularités. Les noms de lieu ne sont pas assortis, comme à l'ordinaire, d'une expansion sur ce qu'ils recouvrent – étymologie, géographie, habitat, habitant avec ses mœurs et coutumes, etc. Dans ce récit historique, l'ailleurs ne débouche pas sur

l'exotisme, et la description des villes enlevées et soumises ne va jamais au-delà de considérations pratiques sur les murailles qu'il convient de renforcer (§ 637). Pour parler d'exotisme, il conviendrait en effet « que cette apparition [« d'une terre étrangère, donc étrange »] entre en résonance avec une certaine attitude mentale d'ouverture vers l'autre et vers l'ailleurs et suscite le désir de les découvrir et de les faire découvrir au lecteur ²¹ ». Or, l'ailleurs n'aiguise aucune curiosité ; il est vu comme un territoire que l'on possède de droit, un avatar de l'ici, et il est traité de la façon dont le sont les espaces occidentaux dans une conjoncture guerrière semblable.

Un ailleurs aux frontières de l'épique et du romanesque

La saisie de l'ailleurs est d'autant plus nuancée, voire édulcorée, que l'auteur, nourri de culture courtoise et s'adressant à un public fêru de chansons de geste et de romans, recourt à la toponymie romanesque. Au seuil du texte, la tenue de la cour à Constantinople par l'empereur lors de la Pentecôte calque le motif arthurien ouvrant les romans et/ou l'aventure, tel le *Chevalier au Lion* de Chrétien de Troyes ²². Dans ce cadre spatio-temporel stylisé selon le schème narratif de l'arrivée

21. Emmanuèle Baumgartner, « L'exotisme à rebours de la *Chanson d'Antioche* », dans *L'Exotisme dans la poésie épique française*, *In memoriam Klára Csűrös*, Actes du colloque international du 26 au 28 octobre 2000, L'Harmattan, 2003, p. 13-28, cit. p. 13.

22. Peter Noble, « L'influence de l'épopée dans la chronique d'Henri de Valenciennes », dans Dominique Boutet, Marie-Madeleine Castellani, Françoise Ferrand, Aimé Petit (éd.), « *Plaist vos oïr bone cançon vallant ?* ». *Mélanges de langue et de littérature médiévales offerts à François Suard*, Éd. du Conseil scientifique de l'université Charles-de-Gaulle Lille-III (Travaux et recherches), 1999, t. II, p. 681-689, plus spécialement p. 685-686.

d'un messager qui déclenche le départ à l'aventure et/ou à la guerre, Constantinople est confondue avec une ville romanesque occidentale, tandis que l'empereur est associé à la figure éminente et prestigieuse d'Arthur. Rien ne filtre des affrontements perpétuels entre Grecs et Latins et autres communautés qui la minent pour s'assurer le pouvoir ; rien ne transparait de son architecture ni de sa richesse extraordinaire en matériaux précieux et en reliques ²³. Même s'il est vrai que, après le saccage et le pillage de 1204, Constantinople est devenue une ville-fantôme lors du couronnement de Baudouin de Flandre, elle reste suffisamment fascinante pour exciter l'admiration de Robert de Clari, qui participe comme modeste chevalier à la croisade. Le chroniqueur picard, qui voit la réalité rejoindre l'imaginaire et se réaliser ses fantasmes, lui réserve une ample description : à la manière d'un reporter, il partage avec l'auditoire son émerveillement devant les quartiers de la capitale grecque et ses monuments, découvrant sur le terrain la vision d'un Orient de luxe, de richesses et d'abondance, conforme aux stéréotypes forgés dans les romans ²⁴. Dans la version d'Henri de Valenciennes, la ville orientale est au contraire totalement démythifiée, dépouillée de son histoire riche et complexe, et réduite à son statut de pôle politique et religieux où réside et siège l'empereur.

23. Sur Constantinople, voir n. 15. L'empereur venu d'Occident s'était, il est vrai, rapproché des Grecs.

24. Robert de Clari, *La Conquête de Constantinople*, édit. et trad. Jean Dufournet, H. Champion, 2004, p. 169-185 (§ 82-92).

25. Peter Noble, art. cit., p. 684 et suiv.

Dans le même souci d'asseoir la politique territoriale sur tout l'Empire latin, l'auteur emploie les motifs courtois de la rencontre amoureuse et du mariage. Slav, le rival du Bulgare Boril, épouse la fille de l'empereur Henri (§ 547-559) et la fille de Michel Ange Comnène épouse le frère d'Henri (§ 693). Par les alliances matrimoniales exogamiques qui neutralisent les différences, la domination de l'empereur en Orient est officiellement reconnue, et l'ailleurs est « colonisé » politiquement et textuellement.

La mise à mal de l'ailleurs est parachevée par la stylisation épique qui en nie l'essence. Le décor, soutenu par un cadre temporel convenu, le fixe et le fige comme l'arrière-plan nécessaire aux scènes de combat qui s'y déroulent. Même si elles sont requises pour assurer la progression dramatique d'un récit sans cesse interrompu par des discours, les formules du type « Li jours estoit biaux, et li cans si plains [le champ de bataille si plat] que il n'i avoit ne fossé, ne mont, ne val » (§ 519) colorient l'histoire d'une atmosphère de chanson de geste ²⁵. La marginalisation, voire l'effacement de l'ailleurs laisse une large place aux motifs épiques et à la grille de lecture héroïque et moralisante qui les supporte. Dans une chronique en appelant à la tradition littéraire, l'ailleurs se contente d'être le terrain où l'auteur campe des héros de chanson de geste. Il retrace des combats individuels décli-

nés selon le rituel de circonstance, avec description des armes, déroulement du combat en ses diverses étapes, victoires et négociations ²⁶.

Dans la même veine, le texte est envahi par les prises de paroles, proférées sur un mode oratoire, portant par exemple sur les devoirs et les droits des suzerains (§ 512) ²⁷. L'invention des discours de Villehardouin, de Conon de Béthune, le poète, et surtout d'Henri de Constantinople recentre le récit sur l'un des objectifs essentiels du texte : faire le panégyrique de l'empereur. Un portrait physique et moral très avantageux d'Henri s'esquisse effectivement au fur et à mesure, avec l'éloge de son sens de l'honneur, de sa prouesse, de ses compétences de stratégie et de chef de guerre. Dans un ailleurs devenu le théâtre où faire d'un personnage historique un héros épique, l'auteur cerne l'image d'un roi modélisant, détenteur de tous les attributs définis dans la tradition de l'augustinisme politique. L'atteste l'omniprésence de Dieu, qui l'aide et le protège et pour qui il combat dans une terre autre lui appartenant de droit, en vertu de la religion chrétienne latine ²⁸. L'épique se conjugue à l'hagiographique

pour alimenter le manichéisme qui prévaut non plus dans la figuration de l'ailleurs, neutralisé par l'oblitération de ses singularités et par la négation de tout exotisme, mais dans celle de l'autre, composante anthropologique de l'altérité ²⁹.

C'est l'autre en effet, et non plus l'ailleurs, qui recueille les marques de la différence, à travers une vision chrétienne qui partage le monde entre ceux qui croient et ceux « qui ne croient diu ne sa puissance » [qui ne croient pas en Dieu ni en son pouvoir]. L'omnipotence du christianisme, cadre et explication des faits historiques qui structurent la réalité passée, présente et à venir, est revendiquée dans le prologue, où s'exprime un dessein d'édification : « que l'ounours que Nostre Sires fist iluec a l'empereour et a cels de l'empire soit seue communement » (§ 501-502). Les vers d'ouverture mettent en exergue la grâce divine touchant Henri lors de sa victoire de Philippopoli par l'entremise de ses compagnons, fervents chevaliers chrétiens et pénitents méritants (§ 507, 523, 543). Dans cette perspective, la guerre contre les Bulgares prend tout naturellement les allures

26. Peter Noble, art. cit., p. 687 ; Jean Dufournet, « Robert de Clari, Villehardouin et Henri de Valenciennes, juges de l'empereur Henri de Constantinople. De l'histoire à la légende », dans *Mélanges de littérature. Du Moyen Âge au XX^e siècle. Offerts à M^{lle} Jeanne Lods*, École normale supérieure de jeunes filles, 1978, t. I, p. 183-202, plus spécialement p. 198.

27. Peter Noble, art. cit., p. 684-685. Voir aussi Gérard Jacquin, *Le Style historique dans les récits français et latins de la quatrième croisade*, Paris, H. Champion / Genève, Slatkine, 1986, p. 381 et suiv.

28. Sur cet aspect essentiel, voir par exemple Dominique Boutet, *Charlemagne et Arthur ou le roi imaginaire*, H. Champion, 1992, p. 167-169.

29. Sur le rôle de l'hagiographie dans l'histoire, voir par exemple Françoise Laurent, *Pour Dieu et pour le roi. Rhétorique et idéologie dans l'Histoire des ducs de Normandie de Benoît de Sainte-Maure*, H. Champion, 2010. Et sur l'autre comme composante de l'altérité, se reporter à Francis Dubost, *op. cit.*, p. 222.

d'une guerre sainte traitée sur le mode épique. Le camp bulgare comprend en effet des païens, les Coumans d'origine turque³⁰. Robert de Clari se montrait pour sa part attentif à l'étrangeté de leurs mœurs. Sa rhétorique de l'altérité est certes dominée par la négation, en vertu d'un jugement d'Occidental convaincu de sa supériorité et persuadé de détenir la vérité. Mais, à l'encontre d'Henri de Valenciennes, le chroniqueur se montre curieux envers cet autre, sur lequel il donne minutieusement des informations fondées³¹.

Les Bulgares et les Valaques sont quant à eux des chrétiens de langue romane, mais, depuis leur ralliement en 1202, leurs liens avec l'Église romaine s'étant durablement dégradés, ils sont considérés comme des adversaires aggravant les conflits dans l'État latin³². Henri de Valenciennes, qui assimile sans distinction ces diverses communautés à des Sarrasins, renforce l'opposition entre « li grain » et « la paille » par le vocabulaire épique et romanesque (§ 538). L'empereur et ses proches conseillers

sont qualifiés de « preudome³³ », « bon », « haut », et des substantifs comme « hardement », prouesse, courtoisie, dénotent leur comportement de « boin crestien tant preudome » (§ 538). Les croisés sont significativement comparés à Roland et Olivier, l'aune à laquelle mesurer une prouesse animée par la foi chrétienne (§ 633). Les Sarrasins sont en revanche présentés comme des masses déferlantes désordonnées, « huant [hurlant] et glatissant [criant], et faisant une noise si grant k'avis estoit que toute la plaigne en tremblast » (§ 518). Le terme « glatir », qui signifie aussi « glapir, aboyer », sans doute issu de la *Chanson de Roland*, renvoie au processus d'animalisation traditionnel dans les chansons de geste³⁴.

Bien qu'il sacrifie en bon historien à l'exposition des *loci* et des *tempora* prescrite dans la rhétorique antique et prolongée par la tradition médiévale³⁵, l'auteur manifeste un profond rejet de l'autre qui, parachevant l'indifférence à l'ailleurs, oriente le récit historique. La guerre devient une croisade

30. Pour plus de détail, voir éd. cit., p. 29, n. 2.

31. Robert de Clari, *op. cit.*, p. 142 et suiv., § 65, 106, 112, 116.

32. Jacques Heers, *op. cit.*, p. 147 et suiv.

33. Joinville attribue à Philippe Auguste la distinction entre « preu » et « preudome », *La vie de saint Louis*, édit. et trad. Jacques Monfrin, Librairie générale française (Le Livre de poche), 2002 (§ 560) : « Dieu donne grand don et grande grâce au chevalier chrétien à qui il permet d'être vaillant de corps et à qui il permet d'être à son service en le gardant de péché mortel : et celui qui se conduit ainsi, on doit l'appeler "prud'homme" parce que cette prouesse lui vient du don de Dieu » (trad. p. 479).

34. Voir Jean Dufournet, « Henri de Valenciennes et la quatrième croisade », dans *Image et mémoire du Hainaut médiéval*, études réunies par Jean-Charles Herbin, Presses universitaires de Valenciennes, 2004, p. 42.

35. Hans Joachim Witzel, *Der geographische Exkurs in den lateinischen Geschichtsquellen des Mittelalters*, Francfort-sur-le-Main, 1952. Voir aussi Bernard Guenée, *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval*, Aubier-Montaigne, 1980, chap. IV : « Le travail de l'historien », « III. Le sens de l'espace ».

et Henri apparaît comme le chef élu de l'armée croisée, sous l'égide de la providence divine. Dieu est omniprésent dans les invocations prononcées par des combattants qui le remercient pour son aide miraculeuse ou pour le pardon des injures. Il l'est dans les adresses aux saints comme saint Julien l'Hospitalier ou dans le fameux cri de guerre « saint sepulcre », ou encore dans les rites de la confession et de la communion (§ 507, 523, 524, 527). Les exhortations des membres du clergé, guidées par une perception providentialiste, confortent les préceptes de la croisade : Philippe le Chapelain, prenant les accents épiques du Turpin de la *Chanson de Roland*, promet aux croisés l'absolution de tous leurs péchés et, s'ils meurent, la vie éternelle avec les saints (§ 529) ³⁶.

La forte teneur religieuse n'en laisse pas moins poindre d'autres aspects de l'écriture épique, dont le motif de la vengeance familiale. Inférant le concept de guerre de clan mis en lumière dans *Raoul de Cambrai*, ce motif est, comme l'observe Peter Noble, l'une des causes de la guerre contre Boril, le roi des Bulgares ³⁷. Il introduit une veine plus profane qui, sans amoindrir le poids du religieux, s'approfondit dans la campagne contre les Lombards, jugés mauvais chrétiens. Un an après la mort de Boniface de Montferrat, les vassaux du

royaume de Salonique ont refusé en effet de prêter hommage à Henri, qui parvient à s'accorder avec Marie, la veuve de Boniface (§ 595), et à assiéger victorieusement Salonique, Larissa et Thèbes ³⁸. L'auteur retrace cette guerre civile en usant du paradigme épique de la trahison, qui entre dans les valeurs (et contre-valeurs) clés du monde féodal. Dans ce contexte où l'ailleurs est sciemment obéré ou estimé sien, le royaume de Salonique n'étant qu'un fief relevant du suzerain de Constantinople, le traitement poétique de l'autre appelle les champs notionnels de la trahison, de la lâcheté, du mensonge et de la perversité ³⁹. Un traitement similaire préside à la mise en scène des intrigues, des guet-apens, des complots, relayée par les propos moralisateurs de l'auteur, et dans le combat entre Baudouin de Sorel et Pierre Vens, calqué sur le schème épique, qui distingue le premier, héros de chanson de geste, du second, traître et rebelle à la manière de Ganelon : « Se il eust en Pieron Vent autant de loiauté comme il avoit de trahison, mierreilleusement fesisit a prisier d'armes » (§ 637) ⁴⁰.

L'emprise de l'épique et du romanesque sur l'Histoire qui règle en partie la structure narrative s'impose dans la clôture des campagnes sur le massacre et la soumission des païens et des mauvais chrétiens, et sur des mariages qui concrétisent dé-

36. Jean Dufournet, « Henri de Valenciennes et la quatrième croisade », art. cit., p. 43.

37. Peter Noble, art. cit., p. 684 et suiv.

38. Jacques Heers, *op. cit.*, p. 154 et suiv.

39. Éd. cit., § 619-688. Voir Jean Dufournet, « Henri de Valenciennes et la quatrième croisade », art. cit., p. 42.

40. Formule qui calque l'appréciation des héros païens dans la *Chanson de Roland*. Peter Noble, art. cit., p. 687.

finitivement la dissolution de l'ailleurs par la domination officialisée sur l'autre. L'espace du royaume latin s'avère une entité homogène subsumant les différences, même si subsistent quelques éléments relatifs à la civilisation byzantine qui font couleur locale ⁴¹. La défaite des indigènes et l'entrée dans le giron politique de l'empereur latin reviennent à défaire de leur altérité et de leur identité propre ces territoires autres et leurs habitants, et à exalter la toute-puissance de l'Occident. Signe infaillible du soutien divin, elles concourent à imposer sans conteste l'autorité suprême de Rome sur sa grande rivale grecque ⁴² :

Tel miracles comme vous avés oï, et tel acrossement
a l'empire de Constantinoble et si grant essaucement a
l'Eglise de Rome, fist Nostre Sires as crestiens a celui
termine. (§ 544)

Dans l'histoire d'Henri de Valenciennes, la représentation de l'ailleurs prolongée par celle de l'autre dépend des codes littéraires. Du reste, certains critiques ont jadis émis l'hypothèse que le texte était la mise en prose d'une chanson de geste ⁴³. Invalidée à juste titre, elle souligne le poids du fonds épique sur l'écriture de l'Histoire, sensible dans un

ailleurs résumé à quelques constats topographiques et climatiques et dans une altérité anthropologique caricaturale. Pourtant, l'auteur remplit la mission d'un historien de son époque ⁴⁴. Il déroule les faits dans leur cadre spatio-temporel et délivre un enseignement pétri de moralisation chrétienne et modelé par les attentes idéologiques des commanditaires ⁴⁵. Dépasant le strict cadre de l'histoire-récit, l'historien reconstruit un passé encore vif, à l'avantage d'un chef modélisant qui domine une ville rivale de l'Occident latin, mise sous sa coupe réglée. Le récit fait ainsi de l'Orient un autre ici légitimement conquis où transposer ses valeurs, et il fait en corollaire de l'autre un étranger sur son propre territoire qu'on éradique ou qu'on soumet. Constantinople est dessaisie de son aura, et de son altérité, au profit de Rome devenue la capitale unique de la Chrétienté. À la croisée du témoignage, des influences génériques de la fiction et du modèle sous-jacent de la tradition historiographique latine, la peinture de l'ailleurs dévoile en creux l'image hégémonique que l'historien se fait de l'ici et de soi, et elle dessine les contours d'une écriture « colonisatrice » émergeant du déni de l'altérité et de l'impossibilité à penser sa valeur initiatique.

41. Comme la mention du « perpre » (§ 638), ou hyperpère, ancien sou d'or romain ayant cours à Constantinople.

42. Voir par exemple Alain Ducellier, « La Nouvelle Rome face au monde », dans Alain Ducellier, Michel Balard (éd.), *op. cit.*, p. 56-70.

43. Éd. cit., p. 13-14.

44. Dans l'un des manuscrits, son texte est rangé aux côtés de textes « historiques », et reçoit d'ailleurs le titre d'« estore » (« estoire » ; même si ce terme est polysémique, il renvoie en l'occurrence à un récit portant sur le passé) : *La Conquête de Constantinople, l'Histoire d'outre-mer et du roi Saladin et l'Histoire des ducs de Normandie et des rois d'Angleterre* ; voir éd. cit., p. 15.

45. Sur le lien indissociable de la morale et de l'histoire, voir Bernard Guenée, *op. cit.*, p. 27 et suiv.